

Guy Cabrol

Le dernier caddie



Guy Cabrol

Le dernier caddie

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4804-0

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

1

Marc Antoine Rouvre pose ses deux pouces sur la glace froide du lecteur bancaire placé en bout de chaîne du supermarché. Le temps d'un cycle respiratoire et les informations contenues dans les mini-puces implantées entre le derme et l'hypoderme de sa peau sont transmises au Centre de Gestion de Vie qui gère le vécu de chaque individu de la planète Terre. Son sort dépend désormais de l'efficacité du commando de liquidateurs chargé de sa faillite personnelle.

Le 18 novembre 2036, à 16 heures 36, Marc Antoine Rouvre, enregistré sous le N° 118111991XWFAB00006 par l'ordinateur central du CGV, vient d'être condamné à mort. Telle est la Loi Universelle à laquelle tous les individus vivants sont soumis. Sans aucune possibilité d'appel ni autres recours. Ironie du sort, cette date fatidique est celle de son anniversaire. Épitaphe simple : il n'aura vécu que 45 ans.

Il est, aujourd'hui, au carrefour de sa vie. Certains disent : à la fourche du diable. Son choix est simple : fuir ou attendre patiemment qu'un duo de liquidateurs

viennent le cueillir, tel un fruit mûr, pour l'amener vers une fin de vie digne.

Fuir signifie rompre tous les liens sociaux qui sont les siens et tenter d'échapper à l'exécution pour rejoindre une des zones de non-droit, offertes aux rebelles de toutes catégories, et y survivre.

Attendre est offrir sa gorge au couteau.

– Vous venez de bénéficier d'une remise de 10 % sur notre promotion café, lui dit en souriant une contrôleuse aux yeux noisettes.

– Merci, lui répond-il.

Il n'ajoute pas « vous venez de me sauver la vie », pour éviter d'être repéré comme fugitif potentiel, mais il le pense très fort.

Calcul arithmétique : $60 - 0,60 = 59,40$

Son temps de vie, avant de franchir le Rubicon, était de 68 secondes.

Compte tenu de la réduction gracieusement offerte par les spécialistes en marketing qui font joujou avec les clients, sur un montant d'achats divers d'une minute précise, il affiche donc désormais un solde de 8,60 secondes.

Une fortune pour lui. Un souffle de vie qui, jusqu'à de prochaines dépenses obligatoires, l'empêche d'être dans le rouge.

Sauf si le prélèvement automatique de son crédit auto a été fait prématurément. À treize heures, lorsqu'il a vérifié le solde de son compte à une des bornes de vie dispersées aux quatre coins de la ville, ce n'était pas le cas. Il lui restait un capital de 68 secondes. D'où ses achats, essentiellement de survie, calculés très précisément.

Ces 8,60 secondes inespérées augmentent d'une façon non négligeable ses chances de sauver sa misérable peau de flambeur.

Point essentiel et crucial : garder la tête froide et faire comme si tout était normal.

Tout ou presque tout.

Une normalité qu'il lui faut absolument maîtriser. Ne pas tomber dans le piège des dépenses ordinaires facturées, pour la plupart, en millième de secondes, comme, par exemple, siroter un café au bar du coin, par simple habitude. S'en tenir aux débits strictement nécessaires. Sortir sa voiture du parking payant pour prendre le chemin de l'exil en est un.

Maîtrise et méthode donc.

Lorsque la mort vous traque, le sprint est un réel défi au chronomètre. Une course folle vers la survie dont Marc Antoine donne lui-même le départ en sortant du supermarché où une promotion sur quelques grains de café vient de le sauver d'une mort certaine.

Dès cet instant, toute son énergie doit impérativement et uniquement se concentrer sur sa fuite.

Programme ultra simple : sortir sa voiture du parking, récupérer quelques affaires personnelles pour les utiliser comme monnaie d'échange puis rouler vers une zone de transit jusqu'à ce que les batteries du moteur à hydrogène de sa VH 5 soient épuisées. Jouable s'il demeure sur les rails d'une vie encore programmée pour atteindre l'âge honorable de 86 ans.

Aujourd'hui précisément, il en a 45. À peine plus de la moitié du temps de vie que l'organisation

mondiale de la Société Terre lui a attribué lors de la distribution des prix.

En rangeant dans ses sacs de voyage les vêtements et autres affaires à usage quotidien, il se maudit d'avoir, lors du référendum mondial du 21 novembre 2009, voté avec enthousiasme pour le projet de société proposé par le « Conseil de Sécurité ». Il venait d'avoir dix-huit ans, l'âge d'une majorité qu'il attendait avec impatience.

Ce projet semblait merveilleux et porteur de paix.

L'Humanité était alors au bord du chaos. Le système économique dominant, favorable aux prédateurs financiers grouillant dans un marigot économique où la loi du plus fort était la seule règle, agonisait. Après s'être gavés, tous les crocodiles mouraient d'indigestion. Les sociologues, chargés depuis l'automne 2008 de mettre au point une nouvelle organisation sociale internationale, unique, multiconfessionnelle et multiculturelle, venaient, quatre mois auparavant, de remettre les conclusions de leur rapport à un conseil de haute sécurité constitué par les membres élus des diverses communautés les plus représentatives du peuple terre.

Une force mondiale de laquelle avait été exclus les membres les plus influents des groupes financiers qui avaient fait main basse sur toutes les commandes économiques. Essentiellement celles du commerce international, de l'organisation financière mondiale et de l'énergie.

Finies toutes les sortes de spéculations, les chasses gardées aux bénéfiques, le lard des actionnaires et autres donneurs d'ordre irresponsables etc... Stock-

options balayées, OPA terminées, primes ramenées au niveau 0, tiers et quart-monde relégués aux oubliettes.

En contrepartie, ces sociologues qui, en quelques pages, avaient fait table rase d'un capitalisme sans pitié, proposaient une société totalement égalitaire mais entièrement soumise aux décisions d'un ordinateur totalement impartial quant au devenir de la vie sociale et économique de chaque individu.

Sociale parce que la solidarité n'était plus obligatoire. Economique, parce que la monnaie d'échange mise à la disposition de chacun était, pour tous, universelle, égale et acquise dès la naissance.

Égalité économique absolue : le seul capital reconnu étant le capital vie.

Chacun pourvu dès l'enregistrement de sa naissance d'un même temps de vie, il suffisait d'imaginer que la seule monnaie d'échange était ce temps. Les recettes et les dépenses interviendraient en secondes de vie. Base 86 ans. Le travail n'était pas obligatoire ; libre à chacun d'utiliser sa rente de vie calculée au plus juste pour faire face aux besoins ordinaires d'un consommateur ordinaire. Se passer du superflu était la règle d'or. Au terme de l'utilisation de ce capital, l'ordinateur totalement impartial constaterait la mort économique de l'individu, que l'âge de ses artères soit de vingt ou de quatre-vingt dix ans. Revers de la médaille : cet effacement économique devait être impérativement suivi d'un effacement physique.

Les épargnants, autrement dit les individus raisonnables, pouvaient prolonger leur vie virtuelle jusqu'à épuisement de leurs économies. Les dépensiers, les flambeurs de tous poils et de toutes

engeances, accélèrent, par leur insouciance, l'arrivée de leur mort économique, donc celle de leur mort physique.

Les sages n'avaient pas répondu à la seule question qui découlait de leur pensum : comment éliminer les gens ruinés ?

L'instance supérieure avait tranché par un simple mot du langage juridico-économique : liquidateur.

Pour ou contre ce nouveau système ? Le référendum organisé à l'échelle mondiale en novembre 2009 avait répondu « pour » à plus de 75 %.

Marc Antoine Rouvre avait voté pour, parce qu'il avait estimé être responsable de sa vie et capable d'en gérer son capital en homme sensé même si les détracteurs du système proposé avaient dénoncé le côté inhumain d'un chacun pour soi dont la sanction était la mort. Leurs arguments ne l'avaient pas convaincu.

Aujourd'hui 18 novembre 2036, ce qui lui arrive est totalement et incontestablement de sa faute, de sa très grande faute et non de celle des autres.

Lui fallait-il pour autant accepter l'abattoir puisque le système, dans sa grande mansuétude, lui offrait une zone de non-droit, présentée comme l'enfer à ceux qui voulait s'y réfugier, à leurs risques et périls ?

L'enfer terrestre d'un paradis terrestre !

Sans hésiter, il avait décidé de vendre son corps au diable. Et aujourd'hui est le jour de la transaction.

Ses bagages étant prêts, il entre sans appréhension dans un chez-soi où il sait que ni femme ni enfants ne l'attendent. Week-end prolongé chez belle-maman.

Dès lors, il peut suivre le plan de fuite qu'il a mis au point depuis qu'il sait être parvenu à la limite extrême de son capital vie.

Le jour où il avait consulté son relevé de compte par l'intermédiaire de son ordinateur de poche, sa femme, sans le vouloir vraiment, avait pris connaissance de la mauvaise nouvelle. Un simple geste affectueux qu'elle avait instantanément suspendu en se penchant par-dessus son épaule. Ce fut la fin de leur amour et le début de la chute pour lui. Une veuve et deux orphelins potentiels qu'il était inutile d'entraîner dans une inévitable déchéance économique, même si leur solidarité lui aurait donné un sursis de quelques années. Tacitement, tous avaient choisi le chacun pour soi.

Pour lui, ce soi est désormais l'enfer.

Contact. Go. La VH5 l'emporte vers l'inconnu.

2

Surtout ne pas dépasser la vitesse maximale autorisée. Un flash, un décompte instantané et les contrevenants ruinés sont aussitôt repérés et deviennent des fugitifs. Un hélicoptère liquidateur décolle pour accomplir sa mission.

Marc Antoine roule calmement. Ça, il sait faire. Pour lui, les amendes étaient des dépenses inutiles. S'il avait géré de la même façon tous ses débits de vie, il ne serait pas en train de fuir la mort pour rejoindre l'enfer. Mais il ne l'a pas fait et avoir des regrets ne sert désormais à rien. Il lui faut oublier le passé pour ne se préoccuper que du présent. La moindre erreur peut lui être fatale. Donc concentration extrême et alors, peut-être...

Dans quelques minutes, quatre ou cinq, il va lui falloir tourner à droite et prendre la direction du Plateau des Milles Vaches. Là, il lui suffira d'attendre que des passeurs le contactent.

Il lui faut tenir jusqu'au débit du prélèvement crédit auto. Soit sept jours sauf erreur. Cela signifie qu'il doit vivre en totale autonomie, jusqu'à cette date fatidique. Ensuite, ce sera l'aventure. La vraie et

irréversible fuite en avant. À pieds, après avoir extirpé de ses deux pouces, si nécessaire, les puces implantées. Opération extrêmement délicate à mener, en évitant soigneusement que ces deux bestioles avides de sang humain n'entrent en contact. En cas d'échec, il deviendra l'ennemi public numéro un pour l'équipe de liquidateurs chargée de son exécution.

La Courtine, 20 kilomètres.

Le carrefour de la liberté ! Clignotant, virage en douceur. S'enfoncer dans le no man's land, cette terre d'aucun homme qu'est devenu le camp militaire depuis que les armées du monde ont été déclarées inutiles. Un point positif dans ce nouveau monde sans fric à défendre.

Danger permanent durant quelques jours puis, la chance aidant, la prise en charge par les passeurs de l'enfer le sauvera d'une mort certaine.

Marc Antoine repère un sentier de sous-bois qui débouche à quelques mètres d'une ferme en ruine. Il gare sa VH5 entre les quatre murs de ce qui fut une grange puis il part en repérage.

En d'autres circonstances, il apprécierait les sous-bois et leur odeur forte d'humus, le tapis de feuilles mortes jonchant le sol et sur lequel il est agréable de marcher, le chant des oiseaux et le murmure du vent mais, pour l'instant, il doit oublier cette ambiance bucolique pour continuer à exister en s'adaptant du mieux possible à son nouvel environnement.

D'abord trouver un abri. Une maison de charbonnier telle qu'il en existait il y a deux ou trois siècles. Ou un abri de berger, autre vestige du passé.

Il marche en lisière d'une châtaigneraie rendue à la nature, attentif à la topographie. Ses yeux repèrent un

mur de pierres sèches. Il l'examine. C'est une proéminence faite de cailloux soigneusement empilés, à la forme arrondie. Il s'en approche pour constater que ce qui apparaissait comme un défaut de construction est en fait une sorte de niche susceptible d'accueillir un homme de taille moyenne en position assise. Un abri idéal pour passer une ou plusieurs nuits protégé du vent et des intempéries.

Avec l'appoint d'un bon feu de bois, il pourra tenir quelques jours. Deux, trois ou même quatre. Au-delà, il devra puiser dans son stock troc. Mais il a confiance. La fumée attirera les passeurs en quête de clients.

Rassuré sur son sort immédiat, il organise son campement. Retour à la ferme en ruine. Il vide sa voiture puis il transporte tout ce dont il estime avoir besoin au creux de sa muraille de Chine. Deux, trois cartons, que, ironiquement, il qualifie de déménagement, sont rangés dans l'abri. Encore deux et il pourra définitivement quitter le monde de la consommation pour entrer dans sa survie. Pause avant le grand saut et ensuite vive l'aventure !

Soudain, des voix. Marc Antoine instinctivement se planque. Voir sans être vu, énième règle du petit manuel de l'homme en cavale. Ses cinq sens mis en alerte maximale, il attend. Son cœur bat normalement. Bon signe. Un point d'interrogation : chasseur ou gibier ?

Gibier, décide-t-il, en voyant arriver un homme et une femme et deux jeunes adultes, garçon et fille. La famille idéale mise au banc de la société. Donc des fuyitifs qui ont préféré fuir en groupe.

Marc Antoine les épie.

– Un VH5 ! s'exclame soudain le plus grand de tous, un jeune homme d'environ vingt ans.

Le même âge que son fils Guillaume. Et apparemment la même passion pour les voitures automobiles, cette invention du siècle dernier qui, selon les historiens a tué doublement, physiquement et économiquement.

D'abord en offrant chaque week-end une bonne ration de ragoût humain à la Grande Faucheuse. Ensuite en rendant l'homme totalement dépendant des quatre roues et de leur appétit énergétique.

Il fut de ceux-là. Dans cinq jours, cette passion l'enchaînera au grand ordinateur central. Le CGV le déclarera fugitif, donc mort en sursis.

La famille entoure la voiture. Triomphe de la mère.

– De quoi se nourrir ! s'exclame-t-elle. Regardez !

Regroupement autour des deux derniers cartons de bouffe. Comme un vol de gerfauts...

Le père, en digne géniteur responsable, organise aussitôt le festin.

– Du calme, dit-il d'une voix à la fois douce et autoritaire.

Les petits faucons entourent le grand faucon. Leurs yeux d'affamés attendent la pitance.

« Ces vrais cons ont peut-être dans leurs pouces de quoi s'offrir des milliers de repas », pense Marc Antoine.

Il ignore le nom de cette tribu déchue mais, pour lui, elle est le type même de la famille Ducon. Il faut l'être vraiment pour s'offrir en sacrifice suprême au nom des liens du mariage. Conception archaïque du couple et de ses rejetons. Lorsque, il y a plus de vingt ans, il avait sacrifié à ce sacrement social, celle qui

était devenue sa femme avait été très précise dans son acte d'engagement : la bague à n'importe quel doigt mais les pouces libres. En clair, ça signifiait ne jamais toucher au capital vie de leur progéniture et chacun pour soi.

Un choix de vie à deux qu'il avait accepté et dont il avait usé et abusé pour vivre au-dessus de ses moyens et voir fondre son capital vie. Quelques années somptueuses puis les portes de l'enfer.

Les Ducon... Soudain, ses yeux repèrent les mains des fugitifs et le détail qui dénonce leurs convictions. Ce sont des sans-pouce, c'est-à-dire des êtres humains qui refusent le système. Pour affirmer ce rejet, ils coupent dans le vif en s'amputant des deux pouces. L'ordinateur central, qui n'a aucune raison comptable d'éliminer ces dissidents, ne confie pas leurs dossiers aux liquidateurs. Le décompte du temps de vie est automatiquement stoppé. Les sans-pouce n'existent plus. Ils sont virtuellement et économiquement morts. Mais les pouces sont faits de chair putrescible et en peu de temps, les puces s'autodétruisent. C'est alors que la curée commence.

Les Ducon sont-ils chassés ? Probablement car la plupart de ces illuminés confient leurs 27,07 à l'efficacité d'un incinérateur et deviennent aussitôt des fugitifs. Pour eux, ça ressemble à un suicide collectif, en famille.

Ou alors... Marc Antoine ne se perd pas en conjoncture sur ce que sont ou ne sont pas les quatre sans-pouce qu'il continue d'observer. Ils sont là et il faut faire avec.

L'amputation que chacun présente est cicatrisée. Apparemment depuis peu. Donc une possible marge de

manœuvre. En règle générale, ces oiseaux organisent leur migration.

Marc Antoine mise sur cette hypothèse. Il sort de sa planque.

– Hello ! lance-t-il.

Panique dans la couvée.

– C’est ma voiture, ne craignez rien, s’empresse-t-il de préciser.

Il lève les mains, paumes en avant. Le signe universel de paix.

– Je suis un fugitif, explique-t-il. Du moins je vais l’être lorsque l’échéance du crédit de cet engin de mort rendra mon capital vie négatif. Dans trois jours. Je campe à cent mètres d’ici, en plein bois. Ces cartons sont les derniers de quelques kilos de provisions. Il m’en reste suffisamment pour que je vous offre ceux-là. Avec la voiture en prime. Elle a sous le capot plus de mille kilomètres d’autonomie. Ça peut vous être utile.

Le faucon mâle semble intéressé. Marc Antoine en rajoute. Simple test.

– Demain matin, on trace, dit-il. Vous et moi. Où allez-vous ?

– Et vous ?

– En enfer si on y veut bien de moi.

– Pour nous c’est le paradis.

– Je comprends. Travail famille et un pour tous tous pour un. La frontière est floue.

– Au contraire. Elle est nette et précise. Elle sépare l’ancien et le nouveau monde. Nous avons choisi en toute liberté le premier.

D’un même geste, chacun tend les deux mains pour bien mettre en évidence l’absence de leurs pouces.

– Enfer ou paradis, le résultat est le même pour vous comme pour moi. Il nous faut sauver notre peau. De quoi bouffer, une bagnole, ça multiplie nos chances. Je me présente : Marc Antoine Rouvre, 45 ans, informaticien jusqu'à hier, fugitif aujourd'hui.

– Paul Villien, artiste peintre, 45 ans également.

Marc Antoine serre les quatre doigts tendus. Drôle d'effet.

– Martine Bertrand, potière, 38 ans.

Encore plus surprenant pour une personne du sexe opposé.

– Aurélien, fils de Paul, 21 ans.

– Amélie, fille de Martine. 18 ans.

– Famille recomposée ?

– Non. Nous nous sommes rencontrés il y a deux jours, sur le même chemin de l'exil.

– Paul et moi ne sommes pas amants, tient à préciser Martine.

– Ma femme, la mère d'Aurélien, est déjà en zone libre. Elle nous y attend, ajoute l'artiste peintre.

– Le père d'Amélie a choisi l'autre camp. Il est liquidateur, dit Martine.

– Celui de l'enfant que je porterai bientôt est ici, annonce fièrement Amélie.

Les deux jouvenceaux échangent le regard de l'amour. Celui que Martine pose sur Marc Antoine y ressemble, charnellement parlant.

Marc Antoine mesure instantanément sa double chance. Avec eux, en jouant fin, il pourra atteindre l'enfer et, avec madame Villien dans le rôle d'hôtesse d'accueil, ça coïncera moins pour retrouver ses marques.

– Le père d’Amélie est à nos trousses, avoue la belle Martine.

Le cerveau d’informaticien de Marc Antoine enregistre l’information. Ça baigne encore mais dans l’huile chaude.

– Depuis longtemps ? s’informe-t-il.

– Trois jours.

– Vous venez d’où ?

– De Lille. Et vous ?

– Paris. Sarcelles plus exactement.

– Je comprends tout, intervient Paul.

– Tout quoi ? s’étonne Marc Antoine.

– Tout de votre état de fugitif. Sarcelles est la ville qui compte, statistiquement, le plus de flambeurs au mètre carré. Au point que...

– Les sociologues ont appelé cette tendance à la dépense effrénée la sarcellite, en souvenir du siècle dernier, quand ce mot désignait une tendance au suicide, je sais. Mais ce qui est fait est fait. Inutile de regarder derrière nous. Organisons-nous. Qu’un de vous me suive pendant que les autres préparent notre campement.

Marc Antoine, sans regarder derrière lui, fonce vers la cabane de berger. Il avance d’une cinquantaine de mètres, l’ouïe aux aguets. Un des sans-pouce lui emboîte le pas. Il perçoit nettement le bruissement des feuilles de châtaignier qui recouvrent la terre humide du sentier. Homme ou femme ? Femme parie-t-il. Martine ou Amélie ? Martine. Il se retourne. Banco.

– Je suis heureux de vous avoir rencontrée, lui dit-il.

– Vous ? lui sourit-elle.